

**SITUATION EXPLOSIVE**

« Si je te vois avec ta caméra et que je crois l'espace d'un dixième de seconde que c'est un lance-roquette, je te démonte ! », prévient un instructeur lors de l'exercice, une simulation de reportage dans une ville en guerre.



**VSD A TESTÉ LE STAGE "JOURNALISTE EN ZONE DE CONFLIT"**

**"ON VA DÉFOURAILLER COM ME DES MALADES!"**

UNE FORMATION DÉLIVRÉE PAR L'ARMÉE À COLLIOURE, AU CENTRE NATIONAL D'ENTRAÎNEMENT COMMANDO. Par Antoine de Tournemire. Photos : Jean-Claude Coutausse pour VSD



On va vous montrer comment éviter de vous faire piéger dans des situations délicates », résume dans un exquis euphémisme le lieutenant-colonel Lécivain, dans la petite salle de classe du fort Miradoux, à Collioure (66). Ce parachutiste chevronné dirige le stage du ministère de la Défense réservé aux reporters de guerre. « Vous apprendrez à vous déplacer sans nous gêner, reprendre avec un sourire carnassier devant dix-sept journalistes encore un peu endormis. Nous testerons un check point qui tourne mal, avec un fixeur [un auxiliaire local, NDLR] miteux, payé au lance-pierre. Vous ne savez pas si vous allez finir en brochettes ou dans une grande friteuse. Je ne vous cache pas qu'on aura aussi du rappel... Voilà, c'est parti : on ne vous dira jamais ce qu'on va faire dans l'heure qui suit ! »

Le ton est donné. Durant une semaine, réveil à 6 heures. Pour lutter contre le froid et renforcer la cohésion du

... groupe, nous recevons des treillis de tailles diverses qui nous font ressembler à des miliciens croates en déroute. Malgré ce semblant d'uniforme, les militaires nous rudoient aimablement et font fi de la hiérarchie. Nous n'avons d'ailleurs qu'une vague idée des grades.

Le lendemain, aux aurores, après un cours sur les grands blessés de guerre truffé d'images à vous faire vomir votre petit déjeuner, place aux armes à feu. Il faut entendre l'adjudant M., mélange détonant d'OSS 117 et de Nicolas Canteloup à l'accent de d'Aragnan, parler de ses bébés. Du 357 magnum (« même avec un pare-balles, l'hostile finit au sol ») au Glock 19 (« tous les gens sérieux qui vont au carton ont ça ») en passant par la Minimi belge, un imposant fusil-mitrailleur (« idéale pour faire baisser les têtes. Si les mecs veulent faire les cons, y a du répondant ! »). Puis vient le moment de tester l'arsenal.

### “SOUDAIN, C'EST LA LOI D'EMMERDEMENT MAXIMUM”

« On a mis les petits plats dans les grands, lance le béret rouge en se frottant les mains à l'entrée du champ de tir, parodiant le colonel Kurtz d'*Apocalypse Now*. On va défouailler comme des malades ! » Les premières détonations font sursauter malgré le casque antibruit collé aux oreilles. Pourtant, sitôt finie la démonstration, nous faisons la queue pour vider nos chargeurs dans les cibles. L'impression riante de kermesse et la fierté animale de tirer avec le magnum 357 de Dirty Harry laissent rapidement place à l'hébétément devant l'étendue des dégâts : le mur de parpaings a fini en miettes et la voiture-cible n'est plus qu'un gruyère de tôle. Léger malaise. Moralité : « En cas de déluge de feu, mettez-vous plus bas que terre, comme une merde ! Sinon, courez en zigzags irréguliers : ça, en général, on y arrive très bien », crie le lieutenant pour détendre l'atmosphère.

Le lendemain, le car nous dépose au fort voisin de Port-Vendres. Cette fois, les reporters, regroupés en trios, sont chaperonnés par des trios de soldats armés jusqu'aux dents. Le brief est simple : « Vous êtes en reportage en ville. Soudain, la situation dégénère et la zone devient dangereuse : c'est la “LEM”, loi d'emmerdement maximum », prévient un jeune officier. Au menu : balles à blanc, fumigè-

nes et franchissements d'obstacles. « Vous n'êtes pas là pour faire la guerre mais pour vous plier en quatre et vous mettre à l'abri si ça tape ! » Lâché dans les ruelles du fort désaffecté, notre groupe est immédiatement pris à partie. Je baisse la tête et, le champ de vision rétréci par le stress, je cours sur les talons du soldat comme s'il était ma mère. En passant à découvert le long d'un mur criblé de vraies balles, le cameraman tombe sous la mitraille, « touché » à une jambe. Dopé par l'adrénaline, sous les ordres hurlés par l'escorte, on le ramasse illico pour l'abriter malgré le crépitements assourdissant des armes automatiques et l'odeur acre de la poudre. Une poignée de secondes plus tard, il reçoit un garrot de fortune. Dans un coin, une infirmière complète les instructions : « Si les boyaux sortent du ventre, ne les rentrez surtout pas dans l'abdomen... »

Nous sortons, hagards, du fort encore fumant. Un sous-officier insiste pour donner son cours sur les mines. « On va apprendre à les identifier. Mais ne déminez pas vous-mêmes. Sauf si vous avez envie de vous faire des petites sensations.

**1. SÉANCE DE TIR.** Grâce au tir réel sur cibles, notamment un véhicule sacrifié pour l'occasion et les murs, les stagiaires appréhendent le niveau sonore et l'impact des armes.

**2. LE GOÛT DE LA TRADITION.** Il est de bon ton d'avaler une sardine entière, crue, en hommage aux premiers commandos affamés venus par la mer.

**3. UN TERRAIN MINÉ.** L'artificier dresse le panorama des dizaines de millions de mines antipersonnel disséminées sur le globe pour apprendre à s'en éloigner. « Ne déminez pas vous-mêmes ! Sauf si vous avez envie de vous faire des petites sensations. »

**4. DÉMYSTIFIER LES ARMES.** En cours théorique, un adjudant apprend à distinguer un Glock d'un Famas.

**5. ÉVACUATION DE BLESSÉ.** L'exercice consiste à rendre les journalistes autonomes malgré le stress. Le but : compromettre le moins possible la sécurité des soldats qui les protègent.

**6. UNE ÉPREUVE CHOC.** L'édition 2009 du stage innovait en proposant de tester le passage d'un check point qui tourne mal. La stagiaire mise à mal se relèvera en pleurs.



« Quand c'est bien fait, c'est imbaisable ! » Ça tombe bien : après le stress et la fatigue accumulés au fil des jours, plus personne ne fait de zèle. Et l'artificier de conclure : « Contrairement à ce que vous voyez dans les films, laisser le pied sur la mine ou équilibrer ne sert à rien. On marche dessus et ça pète instantanément ! »

À la tombée de la nuit, chaque trio prend la voiture pour l'exercice « check point ». Réalisme garanti. L'officier parachutiste en rajoute : « Ça fait vingt-cinq ans que je fréquente les endroits les plus pourris de la planète. Songez si des miliciens serbes avinés ou des enfants-soldats drogués, on en a vu ! » Le trajet est l'occasion de se rappeler du cours théorique de la veille : « Ne faites jamais demi-tour à l'approche d'un check point, c'est le meilleur moyen pour vous faire canarder. » Consigne : « Ne pas se montrer arrogant, ni pleurer, ni filer sa carte bancaire ». Mais le troisième check point tourne mal. Plaquée au sol avec « un sac sur le museau », une stagiaire malmenée par les faux rebelles fond en larmes. Libérés dans les ronces sur une colline mal éclairée, nous devons rentrer à pied, en petits groupes discrets. Une marche de nuit de 4 kilomètres propice à la réflexion. Un jeune reporter d'images se demande quand il repartira en Afghanistan pour rapporter un sujet... de deux minutes. ■

### UN STAGE TRÈS DEMANDÉ

Afghanistan, Côte d'Ivoire, ex-Yougoslavie : autant de destinations de « rêve » pour les reporters de guerre. Le ministère de la Défense l'a compris et il organise, chaque année, deux stages d'une semaine au Centre national d'entraînement commando (Cnec) de Mont-Louis et Collioure, dans les Pyrénées-Orientales, pour inculquer à ces proies faciles quelques rudiments de survie empruntés à la vie militaire. Il s'agit de faire comprendre aux reporters les risques du terrain pour eux et leur équipe, et comment ne pas devenir des « boulets » pour les militaires amenés à les protéger. En onze ans, plus de deux cents journalistes ont suivi ce stage. Au menu : marche topographique, présentation et démonstration d'armes et d'explosifs, instruction à la protection en milieu hostile, parcours d'audace ou cours de secourisme. ■ A. de T.